

## Rachilde, « homme de lettres »

Une autre salonnière dont le non-conformisme alla presque, à son époque, jusqu'à provoquer des désordres, fut Marguerite Eymery (1860-1953), surnommée Rachilde. Elle compte parmi les figures les plus fascinantes de l'Europe du tournant du siècle. Dès son enfance, « Mademoiselle Baudelaire », comme l'appelait Maurice Barrès, dévorait les écrits de Voltaire et de Sade. Très jeune encore, elle s'installa à Paris où, malgré des difficultés matérielles, elle commença une carrière d'écrivain. Déjà son deuxième livre, d'une audacieuse « immoralité » (*Monsieur Vénus*, 1884), provoqua un scandale.

Rachilde fréquentait la bohème, portait sur elle des armes à feu, s'habillait en homme et faisait imprimer sur ses cartes de visite : « Rachilde, homme de lettres ». Avec sa volumineuse production littéraire, elle voulait explorer et illustrer les « formes dérivées » de la passion : sadisme, vampirisme, nécrophilie, homosexualité masculine et féminine. Elle écrivit également d'impitoyables satires sociales, cruelles mises en lumière du code des mœurs bourgeois. Ses livres faisaient connaître au lecteur la décadence de la Belle Époque, un monde de sang, de sperme et de larmes, où régnait la folie.

Rachilde elle-même n'avait nullement l'air d'une amazone ou d'une Messaline ; Verlaine l'appelait même *ma bonne petite bourgeoise* et lui écrivait : « *Mon enfant, si vous aviez inventé un nouveau vice, vous seriez un bienfaiteur de l'humanité.* » En 1889, Rachilde épousa Alfred Vallette, fondateur du *Mercure de France*, revue littéraire qui, portée par un groupe d'écrivains symbolistes, s'ouvrait à toutes les innovations littéraires. Rachilde devint bientôt l'« âme » de la publication. Tous les mardis elle recevait, dans les locaux du *Mercure*, des auteurs et des amis et contribuait à faire connaître les Symbolistes et les « Décadents ». Léautaud le misanthrope, qualifié par Walter Benjamin de « portrait classique du grand satirique », assis dans sa cage de travail au bout du couloir, observait ; « guignol de Rachilde », tel fut son commentaire impitoyable.

C'était une forme intermédiaire entre le salon et le comité de lecture qui était pratiquée ici. Le cercle des habitués était composé de ceux qui attendaient d'être découverts et de ceux qui l'étaient déjà : Jules Renard, *le chasseur d'images*, Pierre Louÿs, Léon-Paul Fargue, Émile Verhaeren, amoureux exalté de Maeterlinck, Henri de Régnier, Remy de Gourmont, Apollinaire, Jarry qui déclamaient les derniers passages de son *Ubu roi*, Huysmans — tous appartenaient à ce cercle. Les dames à vrai dire n'étaient pas représentées en grand nombre, mais celles qui en faisaient partie étaient légendaires — telle Colette qui fut de bonne heure découverte et motivée par Rachilde : « *Je crois qu'on est toujours digne, si on a vécu sa vie intensément, sans hypocrisie et sans concessions.* » Colette remplit l'attente de son hôtesse et gagna son amitié. En revanche Rachilde traita sévèrement Renée Vivien à qui elle reprochait d'exploiter la mode du saphisme, ainsi que Liane de Pougy, la célèbre courtisane qui, au début, était bien accueillie aux mardis, mais à qui l'intègre hôtesse tourna le dos, dès qu'elle fut devenue princesse Ghika par son mariage.

Rachilde était toujours vêtue de mauve, sa couleur favorite et typique de la Belle Époque. Ses contradictions fascinaient ses visiteurs — elle luttait contre l'hégémonie masculine dans un salon presque entièrement masculin et elle était en même temps antiféministe ; elle méprisait l'humanité et défendait infatigablement des intérêts sociaux. Ses amis les plus proches étaient homosexuels, en même temps elle clouait au pilori le comportement de Gide. Pacifiste en même temps que militante de la haine contre les Prussiens, afin de témoigner de sa solidarité avec l'armée française, en 1914 elle mit fin à ses réunions littéraires.

Plus que toute autre salonnière elle représenta la « décadence ». Ce qu'étaient Oscar Wilde pour l'Angleterre, D'Annunzio pour l'Italie, Rachilde et ses amis le furent pour la France, à savoir les principaux représentants de ce mouvement culturel déterminé par le tournant du siècle. Provocation, sécession, rupture étaient leurs leitmotifs. Durant la Seconde Guerre mondiale, le *Mercure de France* suspendit ses publications, plus tard *La Nouvelle Revue Française* reprit son rôle. Ainsi prirent fin les rencontres de Rachilde et du *Mercure*.

(Extrait de [Salons européens : les beaux moments d'une culture féminine disparue](#), de Verena von der Heyden-Rynsch, trad. de l'allemand par Gilberte Lambrichs, Hors série Littérature, Gallimard, 1993)

